

A Monsieur A. D. DeCelles

ARTHUR ET HERMANCE

Monologue..... Par E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

Non, jamais orateur débutant à la Chambre,
Jamais solliciteur, allant faire antichambre
Chez un des grands du jour, chez l'usurier-raseur (*)
Ou le banquier puissant, n'eurent si belle peur !
Mais qu'est-ce donc ? — Hélas ! mon nom sur le programme
Est inscrit ! Par pitié, plaignez, monsieur, madame,
Un chanteur trop timide, en ces lieux égaré,
Et, comme un criminel, haletant, effaré !
Dieu sait que j'ai pourtant bien appris ma romance,
Où l'on se plaint beaucoup d'une nommée *Hermance*,
Brave fille, dit-on, mais coquette à plaisir.
Pour elle, un jeune homme veut "souffrir et mourir ;"
Car tel est le jargon, animé par la flamme
De son regard fiévreux, "le reflet de son âme,"
Que parlait cet *Arthur*, et qu'un musicien
Nota, pour le malheur du public et le mien.
Ce que disait *Arthur*, vous l'entendrez sur l'heure ;
Grâce au musicien, vous saurez comme il pleure ;
Mais l'accompagnateur faisant beaucoup de bruit,
L'effet de ses grands mots pourrait être détruit.
Ces accompagnateurs sont le Diable en personne !
Sous leurs doigts, le piano mugit, résonne, tonne,
Et ce que dit *Arthur*, ce dont *Hermance* a ri,
Passe, dans ce tapage, au plus complet oubli.
Voyons donc, posément, en scandant les paroles,
Quelles absurdités ineffables et folles
Débite un amoureux qu'on veut bien écouter,
Surtout quand, par malheur, il sait un peu chanter.
— *Chanter ?* — Non ! Le chant est un ravissant langage
— Des plus charmants oiseaux gracieux apanage —
Que les hommes souvent n'ont que parodié,
Qu'ils tolèrent entre eux, par orgueil ou pitié ;
Car le petit oiseau vite s'en effarouche,
Sitôt qu'il voit s'ouvrir — béante — cette bouche,
Dès qu'il entend, au bois, ce gosier malheureux
Par des sons discordants fendre l'air radieux !
Et vous tolérez ça, vous, messieurs et mesdames,
Dans vos salons brillants où de riantes femmes,
Faites pour mieux goûter l'harmonie et l'amour,
Applaudissent aux cris d'un brailard-troubadour !

Nous sommes assez loin et d'*Arthur* et d'*Hermance*.
J'avais donc entrepris de lire la romance,
Avant de la chanter — chanter, si je le puis ;
Mais il le faudra bien, puisqu'on vous l'a promis.
Comment vais-je remplir cette tâche impossible
De pleurer trois couplets sur la note sensible ?
Le programme l'a dit : — *Chant du désespéré*,
"Paroles de *Tristan*, air de *Jean Maloué*."
Et l'œuvre de deux fous, de gens sans cœur ni tête,
Moi, je vais la chanter, cette romance bête !
On veut que je la chante, il faut du langoureux,
C'est la mode ! — Voyons, que dit cet amoureux ?

(Lisant :—)

Mes jours sont condamnés... (*Arthur* est bien malade ; ...
Gravement, paraît-il, et, dans sa sérénade,
Il va vous raconter les tourments que l'Amour
A son cœur fait souffrir, la nuit comme le jour.)

(Lisant :—)

Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre....
Il est assez commun, ce n'est point un mystère
Que, gravement malade, on arrive au trépas....
Plaignons monsieur *Arthur*, ne nous étonnons pas.
(*Hermance*, à ces accents, riait comme une folle ;
Honnête et brave enfant !... Je l'aime,.... ma parole !)

(Lisant :—)

Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Ici, moi, je me plains et proteste, à mon tour :
Quand j'étais jeune aussi, quand j'allais voir ma belle,
Que je savais aimante, attachée et fidèle,
Je lui disais toujours, en partant : *Au revoir !*
Mais pas : *Adieu !* ce cri du sombre désespoir.
Arthur, nous le savons, est triste et bien malade ;
Voilà pourquoi, sans doute, il fait une salade
De mots incohérents dont vous ririez très fort,
Si le chant, le piano, dans un commun effort,
N'escamotaient, devant l'auditoire, des bourdes
A le faire pâmer ;... l'auteur les a fait si lourdes !
Maintenant, voulez-vous que j'aille jusqu'au bout ?
Dans trois couplets, l'auteur est le même partout :
Le sens commun, le vrai, la saine intelligence,
Il ne les connaît pas ; sans aucune indulgence
Pour de bons citoyens payant taxe et loyer,
Par des insanités, il veut vous ennuyer.
Et ce même homme a fait quatre-vingt-dix romances
De cet acabit-là, dans les fades nuances
De son style niais !... Et cent mille chanteurs
Les disent, chaque jour, devant des auditeurs
Qui ne leur donnent pas... du pied... Ah ! c'est merveille
Que l'homme ait tant de patience... dans l'oreille !
Non, je ne chante pas !... J'irai trouver *Nadaud*,
Ou bien quelque autre auteur de bons sens ; le lourdaud
Sera peint tout au vif, dans une chansonnette !
En attendant, messieurs, j'attache la clochette
A cet âne bâté, ce rimeur désolant,
Pour qu'il s'en aille paître... avec l'agneau hélant.
Ottawa, juillet 1882.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix
Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son
usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible
de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La
science a depuis découvert un extrait de cette noix qui con-
serve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet ex-
trait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix
Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des
meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

(*) *Usurier-raseur* est une traduction populaire en Canada — et ex-
cellente, selon moi — du terme d'argot anglais : *Shaver*. E. B.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

PREMIÈRE PARTIE

V

(Suite.)

Un autre groupe, entièrement nouveau, se composait de
petits anges d'une grâce infinie, soulevant et portant à Dieu le
souffle immortel de la prière.

La Prière elle-même, représentée sous la forme d'une jeune
femme belle et inspirée, élevait ses mains et son front par un
mouvement splendide de vérité et de foi, mais de telle sorte
qu'on ne voyait pas son visage, entièrement tourné vers le
ciel.

L'expression résidait tout entière dans l'attitude, dans les
lignes et l'harmonie du corps. Celle des traits se devinait seule-
ment.

Cette pose, évidemment voulue et cherchée, admirable d'exé-
cution, déconcertait d'abord le regard. On n'en découvrait
qu'ensuite la difficulté vaincue et la beauté réelle.

Cette étrangeté fit tressaillir Thérèse. Était-ce donc que le
peintre avait dissimulé un visage dont il n'avait pu saisir la
complète ressemblance ? Et préférait-il renoncer à une partie
de sa gloire artistique qu'à une promesse follement jetée au
vent ?... jetée à une pensionnaire inconnue ?

La vanité de cette appréciation lui parut tout à coup mons-
trueuse, et ses épaules esquissèrent un mouvement dédai-
gneux.

— J'étais insensée ! pensait-elle.

En effet, quelle probabilité que cet artiste, qui l'avait entre-
vue à peine et s'était vanté de garder le souvenir de ses traits
qu'on refusait de lui laisser copier, eût essayé ce travail ab-
surde, sans encouragement, sans récompense possible ?

Thérèse s'en voulait horriblement d'être venue. C'était à la
déconvenue la plus vulgaire qu'aboutissaient ses rêves confus et
son illusion d'enfant.

Il lui sembla échapper à une obsession secrète... et, du
même coup, il se fit en elle un vide énorme et subit.

Elle n'accorda pas un regard à la grille, lugubre, sous son
grand rideau noir, où s'était passée la scène singulière — elle
était bien près de dire maintenant "ridicule" — qui avait mar-
qué la veille de son mariage d'un sceau inoubliable.

Elle remonta précipitamment en voiture, et, sur l'interroga-
tion du cocher, déclara qu'il était trop tard pour sonner au
couvent.

— Où donc alliez-vous si matin, ma chère amie ? lui de-
manda le baron en se mettant à table pour le déjeuner.

Cette question banale, faite d'ailleurs avec la parfaite tran-
quillité d'un mari confiant par principe, troubla Thérèse et la
fit rougir.

Elle était habituée déjà à la douce indépendance, pleine de
dignité, que M. de Thièblemont faisait régner dans son mé-
nage. Soit surprise de cette demande inusitée, soit confusion
intérieure, elle répondit avec quelque hésitation qu'après avoir
projeté de voir les Dames de la Compassion, elle y avait ren-
oncé, et s'était contentée de visiter la chapelle.

L'occasion était tentante de s'informer du motif de ce revire-
ment. M. de Thièblemont s'en garda par respect pour la li-
berté qu'il entendait conserver à sa femme comme à lui-même.

— Nous irons ensemble présenter nos hommages à Mère St-
Jean de la Croix, dit-il.

— C'est cela... c'est pourquoi j'ai attendu, répondit-elle vi-
vement, si vivement même que le baron la crut à demi.

— Pauvre petite ! pensa-t-il, je serais réellement fâché que
son bon petit cœur eût jamais quelque chose à me cacher.

VI

Des relations suivies et d'un charme réel ne tardèrent pas à
s'établir entre madame de Thièblemont et madame de Per-
nissan.

Thérèse, un peu inoccupée dans son petit hôtel où les soins
d'un intendant ne lui laissaient rien à diriger, après avoir em-
ployé quelques heures à sa toilette, à la lecture, à quelque ou-
vrage à l'aiguille, en avait encore beaucoup à dépenser.

Le baron faisait des visites avec elle, la montrait avec or-
gueil autour du lac, et se rendait au club, la conscience pai-
sible, le front satisfait, heureux d'avoir une jolie femme et de
ne rien négliger pour son bonheur.

De cette quiétude naissaient, pour la jeune baronne de Thiè-
blemont, la liberté, la solitude et l'ennui.

Sidonie de Pernissan combla ce vide. Elle avait une façon
d'aimer, d'aimer vite, de le dire avec feu, de le prouver avec
dévouement, qui séduisit facilement Thérèse.

Personne ne savait l'âge de madame de Pernissan, qui devait
avoir dépassé de quelques années la date abominable de la qua-
rantaïne. Elle n'en avait pas moins gardé une vivacité de sen-
timents, une jeunesse d'allures qui faisaient illusion.

Très petite, un peu maigre, avec des yeux clairs et une pro-
fusion de cheveux châtains toujours rebelles.

Quand Sidonie marchait au bras de M. de Pernissan, il était
contraint de se pencher vers elle, ce qui ne laissait pas de de-
venir fatigant, à la longue, même pour le mari le plus épris.

Un jour, à la campagne, elle trouva plaisant de suspendre
d'abord son mouchoir au bras du bel Horace, et de s'appuyer
ensuite au mouchoir.

En général, elle préférait trotter près de lui de son pied
léste, laissant M. de Pernissan guider la marche nonchalante
de sa grande amie, madame Albine.

Pour s'effacer ainsi avec tant de bonne grâce, il fallait, en
vérité, que Sidonie n'eût dans l'âme ni clairvoyance ni ja-
lousie.

La malignité, qui s'exerce dans les diverses fractions de la so-
ciété parisienne avec autant de verve que dans les cercles res-
treints de la province, n'était pas sans remarquer ni dénigrer
cette intimité étroite et persistante de deux femmes d'esprit
et de caractères si différents.

On échangeait des sourires et l'on risquait des railleries sur
la position délicate de M. de Pernissan, jeune mari galant et

vaniteux, entre sa femme visiblement plus âgée que lui et une
aimable veuve près de laquelle il avait acquis les privilèges les
plus étendus de l'amitié.

Le monde, ayant d'ailleurs pour règle de ne pas s'occuper
longtemps des mêmes personnages et d'accepter ce qui lui pa-
rait établi, cessa peu à peu de poursuivre de ses remarques ce
ménage mal équilibré où l'accord semblait régner si bien.

Il vint même une époque où l'on n'y songea plus du tout ;
ce fut à peu près celle du mariage de M. de Thièblemont.

S'il avait jamais connu ces rumeurs malveillantes, il paraî-
rait les mépriser souverainement, et la meilleure preuve qu'il
en pût donner fut de mêler Thérèse à cette société dont on
connaissait peu les antécédents.

En agissant ainsi, le baron, qui se piquait de grande perspi-
cacité et de haute philosophie, commettait peut-être une grosse
erreur ; en tous cas, une imprudence grave.

Madame Albine, étrangère d'origine, qui parlait de son mari
en termes vagues, dont toute la diplomatie ne parvenait pas à
laisser croire à de vifs regrets, n'était admise chez Thérèse
qu'avec certaines restrictions.

Elle n'y venait jamais le matin, aux heures de l'intimité. Le
soir, elle y accompagnait souvent le couple de Pernissan. Il
est juste d'ajouter que les quelques familles du faubourg St-
Germain qui fréquentaient l'hôtel de Thièblemont ne faisaient
pas mauvais visage à la belle créole, et qu'il fallait toute l'ins-
tinctive délicatesse de Thérèse pour lui faire tenir à distance
cette personnalité, douteuse dans son assurance et dangereuse
dans son charme.

Madame Albine manifesta d'abord quelque inquiétude des
relations amicales que Sidonie se permettait en dehors d'elle ;
mais la jeunesse et la douceur de Thérèse ne lui parurent pas
mériter tant d'émou.

Il leur fut donc permis de s'aimer sans obstacle aux heures
où la créole n'accaparait pas son inséparable. A ces heures-là,
aucune puissance humaine n'eût empêché madame de Pernis-
san de tout quitter, de tout négliger, de tout oublier, pour courir
la rejoindre.

Ces singularités étonnaient Thérèse.

— Si vous la connaissiez mieux, vous me comprendriez !
s'écriait alors Sidonie, dont une larme involontaire voilait le
vaillant regard.

Et de même qu'en parlant de madame de Pernissan, ma-
dame Albine semblait aiguïser ses dents pour la mieux dé-
chirer, en pensant à madame Albine, un reflet de haine con-
tenue illuminait tout à coup le visage de Sidonie.

— Étrange affection que la vôtre ! disait Thérèse.

— Oh ! oui... étrange ! étrange !... sans seconde, enten-
dez-vous ! répondit un jour madame de Pernissan d'une voix
frémissante.

Les vingt ans de Thérèse ne comprenaient rien à cela.

M. et madame de Pernissan, mariés depuis plusieurs années,
n'avaient pas eu d'enfants.

Madame de Pernissan, veuve d'un officier de cavalerie mort
en Afrique, avait un fils dont elle parlait peu, avec une affec-
tion contenue, et qu'on s'étonnait de ne jamais voir près d'elle.

Il voyageait, disait-elle, pour perfectionner son éducation.
Elle espérait qu'après une excursion en Ecosse et en Angle-
terre, il viendrait lui donner quelques jours avant de repartir
pour l'Amérique.

Quant à l'âge que pouvait avoir ce fils, il était seulement
possible de le supposer d'après celui qu'on soupçonnait à la
mère.

M. de Pernissan, interrogé par un indiscret, répondit un jour
avec un sourire aimable :

— M. Charles Aurelle a dix-sept ans, je crois. Sa mère, à sa
sortie de nourrice, a été sacrifiée au capitaine Aurelle, sur
l'autel de l'hymen, à la façon des victimes antiques, par un
père tyrannique et colonel.

Naturellement les questions cessèrent à tout jamais.

M. de Thièblemont dit simplement à Thérèse :

— Je crois que madame de Pernissan éprouve un profond
chagrin d'être séparée de son fils, pour lequel son mari ma-
nifeste peu de sympathie ; c'est la plaie de ce ménage. Evitez,
avec elle, ce sujet pénible : elle vous en saura gré.

Un jour que les deux femmes se promenaient ensemble aux
Champs-Élysées, elles virent passer une mère encore jeune et
fort distinguée, qui s'appuyait avec tendresse au bras d'un bel
adolescent tout fier de la conduire.

La sollicitude respectueusement tendre du fils, l'instinctif
orgueil de la mère, se lisaient clairement sur ces deux physio-
nomies.

Madame de Pernissan fut secouée tout entier d'un frisson
douloureux.

— Comme il est beau ! dit-elle en abandonnant la conversa-
tion commencée pour suivre sa pensée secrète.

Thérèse sentit vibrer une jalousie désolée dans l'accent de
sa compagne.

— Ils paraissent beaucoup s'aimer, se borna-t-elle à répondre.

— Il est beau ! vous dis-je... répéta brusquement Sidonie.
Ah ! c'est une heureuse mère !

Malgré ces bizarreries, Thérèse éprouvait pour cette femme
bonne, mystérieuse et attirante, une affection troublée, faite
d'entraînement et d'inquiétude.

Elle devinait quelque secret douloureux sous ses réticences,
craignait de découvrir quelque faiblesse dans ce caractère in-
consistant, et ne pouvait toutefois refuser sa sympathie à qui
la lui demandait avec toute l'effusion d'un cœur chaud.

VII

Madame de Sandry déclara un matin à M. de Thièblemont
qui venait lui apporter un livre nouveau, qu'elle réclamait son
bras pour l'accompagner à l'Exposition de peinture et de scul-
pture qui ouvrait ce jour-là même.

Madame Albine, qui entendit ébaucher ce projet, manifesta
le désir d'y prendre part, et M. de Pernissan s'offrit aussitôt à
lui servir de cavalier.

Thérèse et Sidonie les suivirent.

C'était le lot ordinaire de madame de Pernissan : suivre,
accepter, obéir.

Cette femme, pleine d'activité et de vouloir quand elle était
seule, libre d'agir ouvertement, abdiquait toute opinion devant
son mari, toute initiative devant madame Albine.

La belle créole, de son air à la fois nonchalant et domina-
teur, réglait les plaisirs à prendre en commun, choisissait les
pièces à voir, décidait de l'heure de l'arrivée et donnait le
signal de la sortie.

Elle avait bon goût, du reste, et ne compromettait jamais
son autorité tacitement souveraine par des choix douteux.

M. de Pernissan approuvait toujours.

— Ma chère amie, avait un jour dit madame de Sandry à
Sidonie, vous n'êtes pas, à mon humble avis, assez maîtresse
chez vous.